

Commentaires

Numéro 24, juillet–août–septembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (24), 5–11.



LA LIGNE BLEUE
Suzanne Paradis
Leméac, 1985; 16,95\$

La ligne bleue constitue la suite de *Les Ferdinand* et on peut s'attendre à la suite de la suite car les petits Ferdinand auront d'autres petits Ferdinand. Voilà de quoi réjouir l'amateur de généalogie. Cependant, le lecteur qui a déjà du mal à s'y retrouver parmi les personnages de Dostoïevski, celui-là sera confondu. Mais le problème se surmonte. L'action évolue principalement autour du personnage du Deuxième, soit Ferdinand II, ou Nandeu pour les intimes, et de Nathan, son jeune frère. Nandeu suit instinctivement le fil de sa destinée et se retrouve en Californie où une révélation aura lieu. Nathan, de son côté, éprouve un intérêt passionné et inattendu pour le hockey.

Une écriture patiente qui exige autant de patience de la part du lecteur, surtout s'il a perdu l'habitude des romans à grand déploiement ou s'il s'attend à quelque dénouement magistral; dans ce cas, il devra attendre la suite. Un autre lecteur, peu enclin aux coups de théâtre, aux actions d'éclat, sera envoûté par la stricte contenance de ces personnages introvertis, par leur finesse. Peut-être même découvrira-t-il une réalité plus parfaite, voire une finalité, un sens à sa vie?

Un roman qui porte à réfléchir sur le quotidien de monsieur et madame Tout-le-Monde, là justement où le pouvoir d'action de chacun semble plus concret. Une aventure où la grande richesse réside dans la réappropriation du réel et dans la présence de l'autre, malgré les affrontements, les rivalités, l'amour et la haine...

Norbert Latulippe



JOURNAL 1
Janvier-août 1985

Jean-Pierre Guay
Pierre Tisseyre, 1986; 20,00\$

«Écrire pour ne pas écrire...», cette phrase ambivalente revient comme un leitmotiv tout au long du *Journal* de Jean-Pierre Guay. Jour après jour, souvent à plusieurs heures différentes de la même journée, Jean-Pierre Guay note minutieusement soucis et occupations, guidé avant tout par une seule quête: le plaisir d'écrire pour lui-même, sans maquillage littéraire, dans la simplicité de n'être que ce qu'il est, avec ses mots à lui.

Paradoxalement, l'ancien président de l'Unéq, auteur de romans, essais et poèmes (dont *Le bonheur de Christian Dagenais*, 1980; *Voir les mots*, 1975 et *Porteur d'os*, 1974) entend faire ses adieux à la littérature avec la publication de ce premier tome d'un *Journal* qui en comptera trois. Par une écriture qui épouse le rythme hésitant, fragmenté de la pensée, une écriture qui «prend la forme de (sa) vie» (p. 43), sans retouche, l'auteur rompt avec le littéraire dans ce qu'il a de factice et d'institutionnel, pour retrouver le contact intime avec soi, ses désirs, ses images. Au fil de cette errance quotidienne, Jean-Pierre Guay nous offre ses paysages de pluie, de sable et d'herbe, de squares parisiens, figures de sérénité et de sensualité où il n'est plus «de personnage de personne» (p. 43) mais simplement un homme seul.



Cette démarche, où la littérature s'oppose à une écriture envisagée comme «une manière de vivre» (p. 66), s'accompagne de critiques, blâmes et vitupérations. Ses cibles préférées: l'institution littéraire, la politique québécoise, les non-fumeurs, les écologistes, les végétariens et j'en passe. Parfois nécessaires, comme la dénonciation du précaire statut de l'écrivain québécois (revenu annuel moyen: 2 000\$), souvent justifiées, comme cette difficulté de vivre dans un «non-Québec» bâti par les «traîtres» de l'indépendance, les critiques réitérées de Jean-Pierre Guay finissent par occuper une part importante du *Journal* aux dépens de cet univers intérieur auquel il voulait pourtant prêter l'essentiel de son attention. Si le plaisir d'écrire risque de ne pas être toujours partagé par le plaisir de lire le *Journal*, c'est qu'un tel refus débouche trop souvent sur une lassitude désabusée.

Au-delà de ce regard harassé sur un monde qui le déçoit, au-delà de ce quasi-suicide littéraire, Jean-Pierre Guay s'engage sur la voie d'une écriture essentielle qui, selon ses vœux, le conduira peut-être jusqu'au silence: «Écrire pour ne pas écrire, pour n'avoir plus dans les moments de calme, de tranquillité, la nuit surtout, rien à me dire, rien à quoi penser, le vide...» (p. 88).

Céline Babin

DANS L'APRÈS-MIDI CARDIAQUE

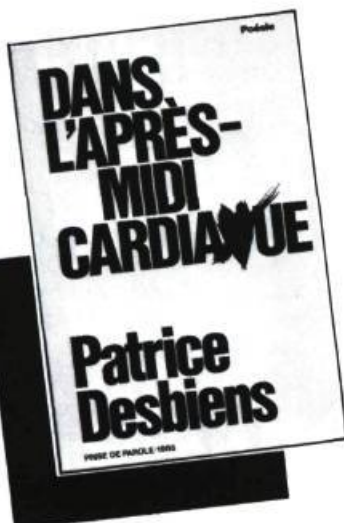
Patrice Desbiens
Prise de parole, 1985; 9,95 \$

J'ai un faible pour tout ce que Desbiens écrit. Aucun de ses recueils ne m'a laissé indifférent, et celui-ci ne fait pas exception. Avec la même simplicité qu'auparavant, le poète porte sur le monde un regard impitoyable d'où l'humour n'est jamais exclu.

Je pense que ce recueil a plus de maturité que les précédents, l'homme avance dans la vie et l'écrivain dans l'écriture, ce qui devrait conduire Desbiens à des sommets insoupçonnés. Ce qui était défaut est maintenant parfaitement intégré à son projet poétique. Le recours systématique à l'analogie et à l'anglicisme ne dérange plus, au contraire, il est tellement collé au poème qu'il ne saurait s'en passer: «Je la regarde tomber/morceau/par/morceau/dans elle-même comme/un édifice en flamme.» Il ne craint pas d'utiliser une langue vernaculaire, comme disent les spécialistes, et cela donne à Desbiens un ton unique dans notre poésie.

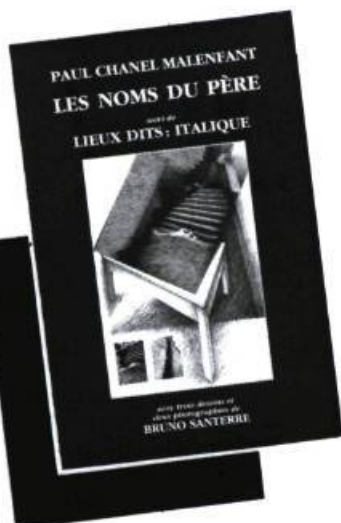
Nous sommes face à un poète de la densité, dont le sourire et l'ironie ne masquent jamais la tragédie: «Je me lève et, traînant tous mes ancêtres /avec moi sur mes épaules,/je titube parmi les fils et les lumières/et les bières jusqu'aux toilettes.» L'auteur nous raconte toujours une histoire, le ton est toujours le même, mais loin d'être lassant, il crée un mouvement obsessionnel qui nous traverse. C'est un poète concret qui recourt à son environnement immédiat pour fulgurer le réel. Et c'est là un aspect étonnant de cette poésie sans prétention: elle nous bouleverse au moment où on ne s'y attend pas.

Desbiens représente pour moi l'accomplissement d'un possible en poésie. Ce poète qui nous vient en droite ligne de Villon, de Kerouac et de quelques autres, dépouille la réalité et s'offre lui-même à l'œil du lecteur. Il nous décape de nos illu- ▶



sions tranquilles. La sensibilité de Desbiens est bien américaine. Il est un de ceux qui saisissent le mieux l'Amérique, dans son spectacle destiné à masquer son vide. Ce livre contient le meilleur de Desbiens: «Le poète est tellement/cassé/qu'il arrive au/récital en/morceaux.»

Paul Bélanger



LES NOMS DU PÈRE suivi de **LIEUX DITS: ITALIQUE**
Paul Chanel Malenfant
Noroît, 1985; 10,00 \$

Ce nouveau recueil de Paul Chanel Malenfant, magnifiquement illustré par Bruno Santerre, n'est pas sans qualités. Constitué de deux grandes

suites, qui donnent le titre au recueil, l'enjeu semble être une quête du père multiple: «Au chapitre des pères, tu apprends à parler/avant l'alinéa la saccade/du souffle repris. (...) Tu penses, divisée et langue première et parles/de cet homme qui ne parle pas.»

Malenfant cherche parmi ses souvenirs les traces du père: voix, lieu, absence, etc... Le recours à l'expérience personnelle de l'enfance mène l'auteur à décortiquer les signes cachés de sa mythologie personnelle. Du moins est-ce cela qui ressort de la première suite «Les noms du père», les deux suivantes étant beaucoup moins limpides. En effet, dans «D'ailleurs toute musique» et «et tels, des indices», le poète se perd quelque peu. Ce qu'il gagne en ambiguïté, il le perd en authenticité. Dès lors, le poème masque l'enjeu véritable et devient un objet fabriqué. Si je ne me trompe, les poèmes ne visaient qu'à montrer que le texte est la seule conséquence à tirer d'eux, et que l'attente d'un voyage vers l'origine est fautive, ne servant que de prétexte au poète. À force de prétendre à une lecture ouverte, les poèmes finissent par se ressembler. Le défi qu'il posait semble en partie irrésolu.

On doit toutefois reconnaître la rigueur avec laquelle ses poèmes sont travaillés. Malenfant ne produit pas du spectaculaire inutilement, il tisse soigneusement chacun de ses poèmes. Toutefois, le recours fréquent à une ponctuation souvent en trompe-l'œil détruit le rythme du poème. Je me demande si Malenfant ne craint pas son propre lyrisme, et sa tendance — qu'il masque et découvre — au romantisme. Certes, la quête est présente dans tout le livre, mais tellement diluée dans les effets stylistiques qu'elle se perd dans les belles constructions.

C'est ainsi que la lecture m'a laissé, déçu par si peu de conséquences. Ce recueil est bien écrit, mais le poète n'a pas gagné mon adhésion.

Paul Bélanger



SARA SAGE
Monique Bosco
Hurtubise HMH, 1986;
13,50 \$

La Bible raconte que Sara a tué ses sept maris. Chacun au soir des noces, avant l'accomplissement du premier devoir conjugal. De ce récit évangélique, il ne reste qu'une métaphore: celle du refus de la tradition qui fait de la femme une valeur marchande au moment du mariage. Alors pourquoi sage? Car cette Sara de Monique Bosco est plutôt indomptable; elle repousse l'autorité patriarcale et se réfugie dans la solitude de l'exaspération.

Enfant chétif, le seul frère de Sara est mort sans avoir encore eu le temps de prononcer un mot. La perte de ce complice, qu'elle ne retrouvera jamais plus, traumatise Sara. Et pour avoir le malheur d'être alors la fille unique d'un couple qui n'a pas réussi à donner vie à d'autres enfants, elle subit l'obligation d'assurer seule la postérité de la famille. Mais ce poids, Sara se refuse à le porter. Malgré tout, la vente aux enchères débute; les prétendants défilent. Mais tous disparaissent d'une mort énigmatique. La légende biblique se répète-t-elle? Aucune importance. Seul importe l'isolement dans lequel Sara est plongée parce qu'au nom d'une liberté, elle n'a pas voulu des *lois de la tribu*, de l'emprisonnement du couple

dont ses parents lui ont donné le piètre exemple.

Ce récit torturé se répercute à travers la voix de Sara à la manière d'un conte. C'est à un combat intérieur que nous sommes conviés: combat contre les règles du clan mais surtout contre cette inadaptation dont souffre Sara. Car la marginalité d'une femme, à cette époque qui entoure la Deuxième guerre et, de plus, dans la tradition juive, nous est donnée comme étant non pas une exaltation mais une souffrance. À cet égard, le style de Monique Bosco est admirablement juste. Son écriture respire parfois une colère, parfois une angoisse constamment étouffées, retenues. Chaque mot exprime avec beaucoup de vérité cette exaspération de vivre dans un rythme soit lent, soit saccadé, toujours à la mesure des différents mouvements du livre.

Isabelle Ferland

L'HOMME GRIS suivi de
ÉVA ET ÉVELYNE
Marie Laberge
VLB, 1986; 7,95 \$

L'homme gris met en scène des gens blessés, deux êtres qui, en choisissant des voies différentes — l'un, l'alcoolisme, l'autre, l'anorexie —, sont parvenus aux mêmes fins: déserrer l'univers des émotions. À travers les propos de Roland et les silences de sa fille Christine, on réalise la fragilité de ces individus qui ne se sont jamais parlés, coincés qu'ils étaient dans leur souffrance intérieure. Le mutisme de Christine nous apparaît tout aussi insupportable que les paroles crues de son père alcoolique — dont la franchise s'accroît à mesure que la bouteille de gin se vide. Marie Laberge prend soin de nous présenter des personnages d'une grande densité sur le plan psychologique; on saisit aisément l'origine de leurs perturbations sans que l'auteure ait recours à un discours psychanalytique pour



nous les profiler. Cette pièce a été acclamée par la critique québécoise et française.

La deuxième pièce, *Éva et Évelyne*, a été créée en janvier 1972 au Théâtre du Vieux-Québec. Il s'agit d'une réflexion touchante et nostalgique sur la vieillesse et la solitude.

Susy Turcotte

ment que son futur *ex* vienne, avec la permission du tribunal, débarrasser le foyer conjugal des objets qui lui appartiennent. Il arrive un bel après-midi et repart le lendemain, besogne faite, sans même soupçonner cette présence.

J'ai beaucoup aimé vivre de l'intérieur, avec Margot, tant les débordements de son imaginaire que sa grande sensibilité. J'ai beaucoup aimé être parfois placé tout juste à côté d'elle pour mieux la voir et l'observer. J'ai beaucoup aimé ces sauts rapides, comme des entretiens, et inattendus d'une perception à l'autre, du présent au passé, d'ici à ailleurs.

J'ai beaucoup aimé votre roman, madame, au point d'avoir hâte de vous relire. À quand le prochain?

Claude Régnier



COMME EAU RETENUE

Jean-Guy Pilon
L'Hexagone, Typo n° 4, 1985;
6,95 \$

Un poème est comme le fleuve d'Héraclite: on ne se baigne jamais deux fois dans le même. Les éditions de l'Hexagone le savent bien, qui publiaient en 1985 l'œuvre de Jean-Guy Pilon sous le titre *Comme eau retenue*, (poèmes 1954-1977), dans la collection «Typo» que dirige François Hébert. En 1968, l'Hexagone avait déjà réuni sous le même titre les cinq premiers livres de ce poète qui devait recevoir le Prix Athanase-David en 1984. Dans cette deuxième rétrospective, on trouvera trois titres de plus: *Saisons pour la continuelle* (1969), *Silences pour une souveraine* (1972), et *Dix phrases pour Jérusalem* (1977). Roger Chamberland signe la préface.

Dès le premier poème du premier recueil, *Les cloîtres de l'été*, Jean-Guy Pilon écrit: «J'ai refusé le lent achèvement/de la poussière/pour traverser les jours comme un

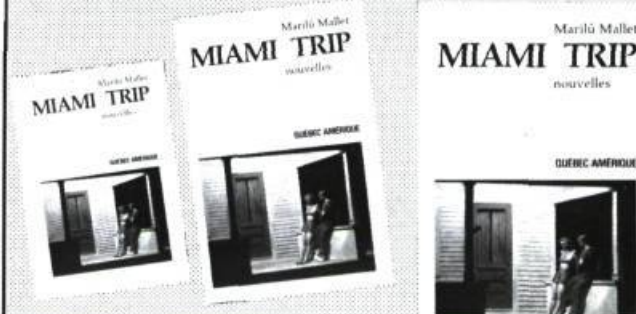


LES PERSIENNES

Josette Pratte
Éditions Robert Laffont,
1985; 14,95 \$

Margot, en instance de divorce, s'enferme à triple tour dans sa chambre et attend clandestine-

lire à lire à lire

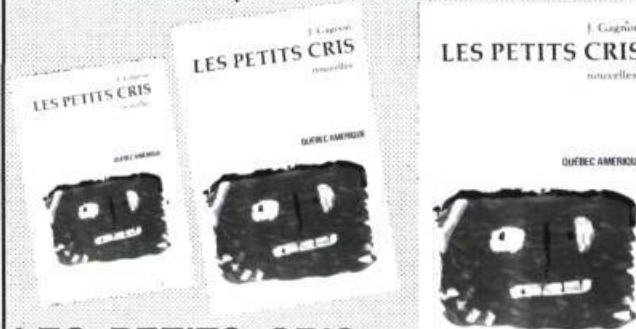


MIAMI TRIP

de Marilù Mallet

126 pages, 9,95\$

Six nouvelles, comme autant de regards sur l'étrange jeu des rapports humains, mimant avec violence l'absurdité d'un quotidien qui enlace les êtres dans sa torpeur. Marilù Mallet, originaire du Chili, nous présente avec *MIAMI TRIP*, une vision juste et terrible d'une certaine incommunicabilité qui cherche à éclater.



LES PETITS CRIS

de J. Gagnon

170 pages, 12,95\$

Lauréat du prix Adrienne Choquette 1985, J. Gagnon nous offre 13 nouvelles qui sont des enquêtes sur le sexe, la passion, la haine, la solitude, la folie et la fantaisie. L'auteur ne laisse personne indifférent, il dérange, il provoque. Certaines de ses nouvelles ne comptent que quelques phrases, d'autres totalisent des dizaines de pages et l'humour les relie toutes. Si quelques nouvelles semblent moins drôles, il faudra les relire...

QUÉBEC/AMÉRIQUE

450, rue Sherbrooke est, suite 390, Mtl. H2L 1J8

commandes téléphoniques
acceptées: (514) 288-2371



nageur» (p. 17). Ce projet ne sera pas trahi tout au long des livres constituant la rétrospective. La poésie de Pilon traverse les thèmes qu'elle se donne avec la maturité d'un grand observateur. Cela n'empêche pas, bien au contraire, le questionnement intérieur qui surgit là où l'on s'y

attendait le moins: «Me suis-je trompé d'avoir voulu à tout prix aimer ce pays qui n'a rien d'une femme» (p. 126). À celui ou celle qu'agacera la présence fortement marquée du pays-femme (ou de la femme-pays), le préfacier fait une mise en garde contre le fait de minimiser «le contenu d'une œuvre pour la réduire à un discours archaisant ou obsolète» (p. 8). Le poète, lui, répondait avant l'heure et comme il se doit par le poème: «On ne choisit pas ses armes» (p. 85).

Rachel Leclerc



LE GARS DE QUÉBEC Michel Tremblay Leméac, 1985; 8,95\$

Résumons: Michel Tremblay a adapté une comédie satyrique de Gogol (*Le revizor*) pour la Compagnie Jean-Duceppe. Soutenue par une distribution

Michel Tremblay LE GARS DE QUÉBEC d'après le Revizor de Gogol



intéressante, la pièce a connu un certain succès au Port-Royal l'automne dernier. La trame originale met en scène un minable sous-rond-de-cuir qui fait halte dans une petite ville de province. Les élites locales le prennent pour un inspecteur expédié par le gouvernement central pour remuer la fange de

leur gestion crapuleuse. Dans un souci bien compréhensible d'éviter un séjour prolongé dans les geôles tsaristes, on le bichonne soigneusement jusqu'à ce que la vérité éclate. Trop tard! L'enquêteur, le vrai, vient d'arriver et l'autre court déjà.

M. Tremblay ramène l'action dans un village de Charlevoix sous Duplessis. Même en admettant que l'Honorable Maurice ait eu l'envergure de Nicolas I, les personnages paraissent trop gros, trop naïfs pour coller à la réalité et manquent de crédibilité. C'est mou, pas franchement mauvais mais sans caractère. Dans son communiqué de présentation, l'éditeur fait dire à M. Tremblay: «L'adaptation, c'est une vacance». Le résultat est à l'avenant.

Claude Régnier



Éditions du Préambule

169, rue Labonté,
Longueuil, Québec J4H 2P6
Tél.: (514) 651-3646

Le Nord électrique

par Jean-Pierre April
246 pages, ISBN: 2-89133-075-7
Couverture 4 couleurs,
15,5 cm x 23 cm
Prix: 15,95 \$

Ce premier roman de Jean-Pierre April est une vaste saga nordique qui tient de la bande dessinée, du thriller, de la science-fiction et du roman picaresque, avec quelques dimensions fantastiques. On y retrouve des thèmes chers à l'auteur, comme la manipulation des médias, la satire sociale et les mythologies modernes. Mais c'est aussi un roman d'actualité sur l'exploitation effrénée des ressources énergétiques et le développement du Nord québécois. Une œuvre magistrale!



L'ami-chien

par Michel Morin
232 pages, ISBN: 2-89133-069-2
cousu, collé, rabats.
Couverture 4 couleurs,
20,5 cm x 14 cm
Prix: 16 \$



Le sujet se cherche dans son rapport à l'autre mais ne se trouve qu'en se perdant toujours plus. Son expérience lui échappe. Que cherche-t-il? Amour? Amitié? Comment savoir? Quelle est la différence? Tendresse? Violence? Échappe-t-il aux pièges du narcissisme? Est-il amant ou éducateur?

Aussi, pour éclairer sa propre expérience, se tourne-t-il vers ces auteurs aux pensées contrastées que sont Rousseau et Sade, à travers lesquels il réfléchit sur l'extrême altérité du sentiment et du désir.

Diffusion: Messageries Prologue
2975, Sartelon, Montréal H4S 1E6, Tél.: 332-5860



BAILLARGÉ
Alain Poissant
Fides, 1986; 14,95 \$

Boursier du ministère des Affaires culturelles en 1984, Alain Poissant a déjà à son actif trois romans et un texte retenu au concours de nouvelles 1984 de Radio-Canada.

Le jeune auteur décrit dans *Baillargé* l'angoisse que bien des gens partagent face à leur état de chômeur et force le lecteur à une prise de conscience directe. Grâce à un style cinématographique, avec de longs travellings qui s'attachent aux gestes et aux pensées les plus simples, les plus quotidiens, cette condition du chômeur est tout de suite vivement ressentie.

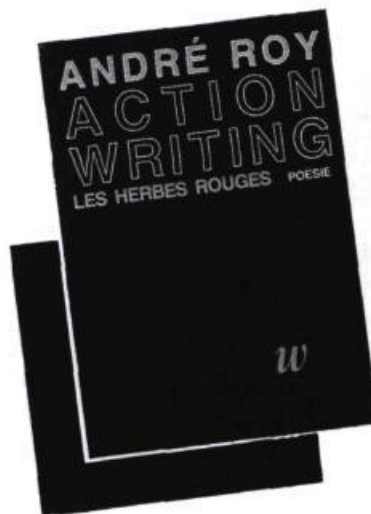
Après un an de chômage suite à la fermeture de l'usine et une année à vivre de ses économies, Baillargé se retrouve seul dans une ville anonyme et impersonnelle, sans le sou et sans logis. Il se résigne donc à l'ultime solution, le B.S.... Malchanceux, il n'a pas 30 ans!

C'est bien connu, quand on a l'argent, on n'a pas le temps et quand on a le temps... Il en a trop de temps Baillargé, pour compter, pour penser, pour voir venir le jour suivant tout en sachant qu'il sera pareil à hier. Alors il essaie de tromper

la monotonie: marcher, parcourir toute la ville jusqu'à en user ses bottines; tomber en amour sans que cela impressionne qui que ce soit sinon lui-même; se remettre la tête dans les livres de mécanique — c'est moins fatigant que de n'avoir rien à faire!

Et Baillargé lutte de jour en jour contre la faim, le temps, le désabusement. Mais il est courageux, fier et foncièrement honnête malgré les sardines «sautées» à l'épicerie du coin. «La tête, elle s'arrange très bien avec rien du tout quand elle le veut. Il faut seulement la contenter un peu, l'encourager» (p. 112).

Louise St-Pierre



ACTION WRITING
André Roy
Herbes rouges, 1985; 9,95 \$

Ce sont d'abord le sperme et le sexe, la langue et le corps qui ont droit de cité dans la poésie brutale, agressive ou ironiquement iconolâtre d'*Action writing*. Le texte, vers ou prose, s'y

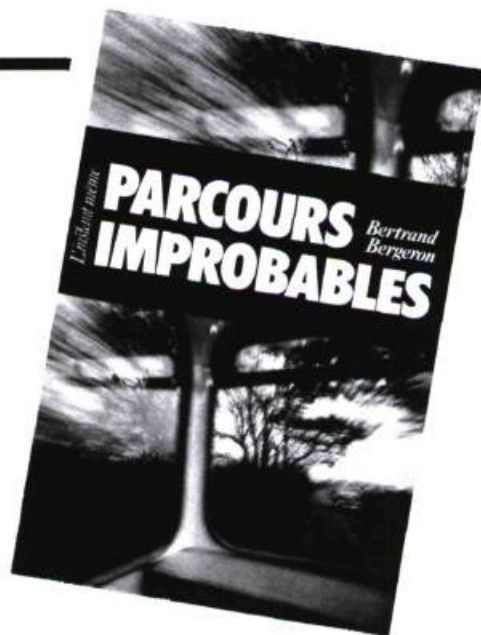
SAISISSEZ LA NOUVELLE À L'INSTANT MÊME!

Une maison d'édition totalement vouée à la nouvelle.

Un premier recueil où le monde perd soudain son apparence d'uniformité.

Un auteur qui alterne avec justesse les registres de l'intimité et de l'insolite.

Parcours improbables
Bertrand Bergeron
112 pages, 9,95 \$



énonce dans une jouissance excessive, effrénée; tout coule, déferle, gicle, éclate, se cambre ou explose dans la déchéance ou la splendeur d'un quotidien trituré, lui-même caractérisé par sa prodigieuse démesure. La première partie du recueil, qui regroupe des poèmes écrits entre 73 et 79, est volontiers expérimentale, *formaliste* et donc fort représentative de l'entreprise des Herbes rouges. On questionne le texte (on ne sait plus, de la parenthèse ou du tiret, lequel privilégier), on pulvérise les acquis du lyrisme et on opte pour un éclatement de tous les syntagmes. Rien ne se dit qui ne soit syncopé, brusquement interrompu, ou qui ne s'adonne à quelque malicieuse déconstruction. Par ailleurs, la poésie s'urbanise («le béton vomit sa lourdeur»), et avec elle les désirs et les passions; la matière a remplacé la nature, l'asphalte et les murs gris les immensités neigeuses, mais il s'agit toujours d'un *sentiment du lieu*, d'une tentative de circonscrire un espace et un temps puis d'en investir l'imaginaire. Les poèmes les plus récents de Roy, s'ils ne se départent guère d'une thématique par trop exploitée et se complaisent encore dans cette espèce de fascination hédoniste devant les images du corps, prennent toutefois leur distance par rapport au clivage absolu que les Herbes rouges avaient consacré, clivage entre les structures discursives et le sens. «Le style du corps» et «Le dragueur surréaliste», notamment, semblent vouloir atténuer les ruptures, et, dans une langue moins subversive et davantage soucieuse de trouver son registre, viennent confirmer ce dont on pouvait douter dans la dernière décennie: le lyrisme n'est pas mort, et ne saurait mourir en poésie.

Gabriel Landry

NOUVEAUTÉS

Les présages

Hélène Biron
Régine; 11,95 \$

Comme un lexique des abîmes

Gilbert Langevin
Écrits des Forges; 8,00 \$

Fleuve sans fin

Robert Marteau
Gallimard; 19,95 \$

Blues indigo

Simone G. Murray
Écrits des Forges; 5,00 \$

Jos Connaissant

Victor-Lévy Beaulieu
10/10 n° 85; 5,95 \$

Miami Trip

Marilyn Mallet
Québec/Amérique; 9,95 \$

Les Cormorans

Suzanne Paradis
Leméac; 14,95 \$

Le récif du Prince

Jacques Savoie
Boréal; 10,95 \$

Essais québécois

L'Italie: le philosophe et le gendarme

Marie-Blanche Tahon et André Corten
VLB; 16,95 \$

Jeunesse: des illusions tranquilles

Collectif
VLB; 12,00 \$

Les artistes de mon temps

Alfred Laliberté
Boréal; 34,95 \$

L'avènement de la modernité culturelle au Québec

Yvan Lamonde et Esther Trépanier
IQRC; 24,00 \$

L'utopie du plein emploi

Pierre Lamonde et Jean-Pierre Bélanger
Boréal; 13,95 \$

25 ans de télévision au Québec

Pierre Richard
Québecor; 14,95 \$

J'SUIS PAS FÉMINISTE, MAIS...

Christine Roche

Une b.d. féministe

qui n'épargne rien ni personne!

CHRISTINE ROCHE



«J'suis pas féministe, mais...»,
une rengaine connue dont se
sert Christine Roche pour parodier
«nos» sacro-saintes institu-
tions...

Un véritable traitement-choc en
douceur, bénéfique pour la
santé, bien entendu!

96 pages, 8,95 \$

ISBN 2 89091 062 8

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

distribution en librairie DIFFUSION DIMEDIA

les éditions

du remue-ménage